

I

La motocyclette, une « motoconfort » cent soixante-quinze centimètres cubes, roule à vive allure sur la petite route qui mène au chef-lieu de canton. Jacques conduit le deux-roues de main de maître. Comme à chaque fois que les jumeaux se rendent quelque part, c'est lui qui pilote. Il fait valoir qu'il est l'aîné, il est sorti du ventre de leur mère en première position, même s'il est convenu par les médecins que c'est le deuxième bébé le plus vieux, puisque conçu en premier. Il était là avant lui et fait prévaloir cet argument. Bien que ce raisonnement irrite quelque peu son frère, celui-ci accepte cette thèse sans trop rechigner. Les virages se succèdent et la lune qui éclaire le bitume de la départementale disparaît de temps à autre derrière la pointe des sapins qui la bordent. Ceux-ci ondulent doucement sous l'effet d'une légère brise et semblent danser sur une musique imaginaire. Il fait si clair en ce début de soirée mille neuf cent cinquante-neuf qu'ils pourraient rouler sans le pâle halo que dispense le phare de l'engin. Grégoire s'accroche pour garder son équilibre. Les mains crispées sur

l'arrière de son siège, il tend le cou au-dessus de l'épaule de son frère pour voir la route et anticiper les coups de frein. Dans chaque virage, il accompagne le basculement de la monture qui rugit de plus belle dès que le ruban d'asphalte se redresse un peu. La route étroite fait des fantaisies, s'ingéniant à tourner à droite puis à gauche. Quelquefois, elle fait mine d'amorcer une descente, mais se ressaisit vite et reprend sa montée. D'un blond presque blanc, leurs chevelures bouclées brillent sous les rayons lunaires de cette fin septembre. Ils ont rendez-vous avec leurs amoureuses et le temps presse : les travaux de la ferme les ont mis en retard. Les deux cousines qu'ils ont rencontrées pendant la vogue de Saint-Étienne-de-Lugdarès, lors de la fête du printemps, se demandent sûrement ce qu'ils font. Cela fait un peu plus de quatre mois que les deux frères se rendent régulièrement à leurs rendez-vous dès que leur père leur lâche la bride. En effet, les jeunes filles, assises sur le rebord de la fontaine centrale du bourg, commencent à se demander si elles ne se sont pas trompées de soirée. L'une d'elles, Michelle, est la fille unique d'un riche commerçant, un boucher-charcutier. À dix-huit ans, elle est une magnifique jeune femme et elle le sait. Son attitude provocante lui vaut le sobriquet de « la duchesse ». Christiane, elle, est la cadette d'une fratrie de cinq enfants. Également très belle et ne manquant de rien, elle est issue d'une famille plus modeste. Ses parents exploitent une petite ferme à la sortie du village. Elle n'use pas des privilèges que lui autoriseraient sa jeunesse et sa beauté, elle reste toujours discrète, légèrement en retrait.

Elle est d'un tempérament plus effacé et les décisions sont souvent prises par Michelle.

La fille du boucher est en fiançailles officieuses avec Jacques Chanial, sa cousine avec Grégoire son frère jumeau. Comme à chaque rendez-vous programmé, elles ont mis leurs vêtements les plus neufs pour apparaître sous leur meilleur jour. Elles ont passé de longues minutes à se coiffer mutuellement d'une longue queue de cheval. Elles se sont gaussées aux plaisanteries de l'une ou l'autre et ont fini par se mettre au défi de reconnaître en premier leur amoureux respectif. En effet, il arrive que la mère des jumeaux elle-même se méprenne sur les prénoms de ses enfants. Ceux-ci usent et abusent parfois même de cette confusion. Depuis l'école, ils leur arrivent régulièrement de piéger les uns ou les autres comme ça, juste pour le plaisir, pour la rigolade. Il y a quelques années, l'instituteur tombé gravement malade est remplacé par une jeune fille sortie de l'école normale et fraîchement diplômée. Les deux garnements décident de la rendre folle et dès le premier jour, lors de l'appel, il manque un des deux jumeaux. Prétextant que son frère est absent pour cause de maladie, Grégoire se trouve seul dans la classe. Vêtu d'une blouse noire sur un pull-over rouge et d'un pantalon court couleur beige, sous le prétexte d'une envie pressante, il demande à sortir. Son frère en embuscade derrière le préau prend sa place. Vêtu d'une blouse grise, d'un pull bleu et d'un short bleu pétrole, il s'assoit comme si de rien n'était à la place que lui indique son frère. La maîtresse, troublée sur l'instant, ne se pose plus de questions. C'est au retour de la récréation, après une nouvelle inversion, qu'elle commence à s'interroger sur son état cérébral. Avant la pause de midi, une autre demande de

sortie pour raison de pipi et un nouvel échange la font vraiment douter de sa santé mentale. Le récit de leurs exploits matinaux réjouit toute la tablée de la ferme. Ils auraient bien voulu persister dans cette farce, mais la maman, plus sérieuse que tout le reste de la famille, s'y oppose. Elle accompagne ses fils à la rentrée de treize heures trente pour qu'ils avouent la supercherie et les force à s'excuser. La maîtresse, pas rancunière pour deux sous, prend plutôt bien la chose. Après chaque inversion des rôles, les récits des faits, au cours des repas familiaux, déclenchent encore aujourd'hui des crises de fous rires qui animent la ferme. Les deux sœurs, Anne et Geneviève, et Louis, le frère des jumeaux, tous plus jeunes, mais tout aussi espiègles, se prêtent souvent aux traquenards que leurs aînés mettent en place. Le père, lui, fier d'avoir conçu deux beaux gaillards, s'amuse sous cape des mystifications de sa progéniture. Quant à elle, la maman, si, dans un passé encore proche, a beaucoup ri des farces de ses enfants, reste soucieuse pour ce qui est d'aujourd'hui. Depuis plusieurs semaines, elle sait que ses fils vont être, d'un moment à l'autre, appelés sous les drapeaux. Ils auront dix-neuf ans dans huit mois et demi. Dans guère plus d'un an, ils seront dans l'armée qui va bientôt les appeler.

En temps normal, si ce n'est le manque de bras pour le travail, cela n'aurait été pas plus chagrinant que cela. Le service militaire, tous les garçons normalement constitués doivent l'effectuer. Il serait même déshonorant de ne pas le faire. Cela signifierait que les jeunes gens

concernés ne sont pas en bonne santé. Sauf dans des cas très précis, s'ils exercent comme soutiens de famille, par exemple, il est un devoir moral et une dignité d'effectuer son service militaire. D'abord, comme disent les anciens, cela vous fait devenir un homme, vous apprend la sociabilité, l'entraide, les valeurs de la république, et c'est la suite normale de la vie. Le problème est le conflit algérien : ses fils risquent fort d'être envoyés là-bas. La guerre, elle connaît, cela ne fait que des malheureux, des drames, des orphelins, des hommes qui souffrent dans leur chair et des tas de gamins que l'on force à accomplir des horreurs. Elle qui est née en dix-neuf cent vingt-et-un, juste après la fin de la guerre des tranchées, elle qui a vu, en dix-neuf cent quarante, sa mère pleurer la disparition d'un de ses deux frères tombé au champ d'honneur comme on dit... Oui, Roselyne, ayant connu tout cela, sait que c'est une véritable boucherie. Heureusement, avec son homme, ils ont mis la charrue avant les bœufs. À peine mariés, elle met au monde ses jumeaux, ce qui évite à leur père d'être mobilisé sous les drapeaux. Il n'empêche qu'elle a vu, dans les fermes alentours, de nombreuses mères pleurer la disparition de leurs enfants. Elle exerce toute la pression, tous les arguments possibles pour que ses fils se marient et fassent un enfant au plus vite afin de ne pas partir en Afrique du Nord. Enceinte et quasiment à terme lorsqu'elle a épousé leur père, elle voudrait bien être grand-mère rapidement, que ses garçons engrossent leurs amoureuses et que ses jumeaux soient ainsi dispensés de service militaire ou en tout cas de partir pour là-bas. La semaine dernière

encore, on a appris le décès d'un jeune de La Verune tombé dans les Aurès lors d'un accrochage avec le FLN.

Le mariage, les demoiselles ne sont pas contre, mais pour ce qui est de se faire déflorer avant, là, c'est une autre histoire. Éduquées chez les sœurs, faisant partie de familles ultra-catholiques, les deux cousines ne sont pas prêtes à sauter le pas. Malgré les tentatives des blondins et celles des démons qui ne manquent pas d'agacer leur bas-ventre, les relations se bornent à quelques baisers enflammés. Si parfois une main s'égaré un peu sur une poitrine, elle est vite remise à sa place. Si les deux garnements veulent connaître l'extase sexuelle avec elles, ils devront d'abord passer devant le maire et surtout devant monsieur le curé. Ce prêtre de la vieille école, la mère des jumeaux le rencontre de plus en plus souvent. Elle a le secret espoir qu'il va, grâce à sa ligne directe avec Dieu, provoquer un événement qui fera que ses enfants chéris ne connaîtront pas cette horreur qu'est la guerre. À part ses visites au représentant du seigneur, elle s'adonne régulièrement à des rituels emplis d'eau bénite, de crucifix, de suppliques et de prières. Lorsqu'elle est seule, ce qui est assez rare, elle monte dans sa chambre et, à genoux devant la croix de bois et l'image de la Vierge Marie, elle implore, supplie, promet qu'elle ne cédera plus à ses démons, qu'elle sera une épouse des plus exemplaires, qu'elle n'aura plus jamais, comme c'est parfois le cas, de vilaines pensées. Elle termine toujours ces séances par plusieurs autoflagellations qui lui laissent des traces de coups de ceinture sur

les épaules et le dos. Heureusement, son époux ne risque pas de voir ces marques même lors des nuits chaudes. Elle les passe vêtue d'une longue chemise qui masque son corps en entier. Maintenant que l'école vient de reprendre pour les trois plus jeunes, elle sera plus souvent seule et pourra redoubler d'efforts dans ces rituels lorsque ses hommes seront aux champs.

Le deux-roues s'introduit entre les premières maisons du bourg dont les murs amplifient et font écho des pétarades de la moto. Le bruit que produit l'engin alerte les demoiselles qui s'empressent de se redresser et s'avancent vers le coin de la rue, déserte à cette heure. Après les embrassades, Michelle interroge :

— Qu'avez-vous fait pour arriver si tard ? Jacques, un peu surpris par la question, lâche :

— Le père a voulu que l'on finisse de moissonner le dernier champ. Il paraît que le poste annonce de la pluie pour demain. Christiane, qui n'a encore rien dit, se risque à lancer sur le ton de la plaisanterie :

— Nous, le poste nous a dit que vous alliez rester jusqu'à deux heures du matin...

Les deux frères se contentent de sourire. Ils savent bien que les parents des jeunes filles n'accepteront jamais de les laisser traîner jusqu'à des heures aussi tardives. Comme il n'y a plus de temps à perdre, ils se dirigent tous les quatre vers la grange du père Joseph, mort le mois dernier. Son décès a eu pour conséquence de laisser l'exploitation dans

un état d'abandon. Le bâtiment est devenu depuis le lieu d'intimité pour tous les couples d'amoureux du village. Situé à la sortie nord du bourg et empli de foin, il s'en dégage une odeur d'herbe coupée. Un parfum que les quatre jeunes gens gardent dans leurs cheveux lorsqu'ils se séparent. Enlacés dans le nid qu'ils ont fait dans un coin du tas aromatisé, ils s'adonnent à des mots tendres et des baisers brûlants. Au loin, ils entendent un hibou boubouler. Ce chant nocturne et lugubre les rapproche un peu plus. Les couples, chacun dans un coin du monticule de foin, jouent à ce qui est devenu un rituel. Les garçons qui tentent d'avoir un peu plus que les autres fois et les filles qui restent sur leurs gardes et qui repoussent gentiment tous les assauts. Les garçons savent bien qu'ils n'obtiendront rien de plus, mais c'est devenu un amusement. Ces tentatives qui mettent leurs sens en émoi sont en quelque sorte des préliminaires à long terme, même, à très long terme. Les filles pensent qu'il est temps de se marier. Il leur est de plus en plus difficile de résister à leurs propres envies et aux tentatives de leurs galants. Les garçons, eux, se disent qu'ils n'auront ce qu'ils veulent qu'une fois la bague au doigt. À l'occasion d'un rendez-vous, au tout début de leurs relations avec les deux filles, les jumeaux avaient échangé leur conquête. Celles-ci n'y avaient vu que du feu. Lorsque les choses sont devenues plus sérieuses, Jacques s'est refusé à renouveler la blague. Grégoire, lui, aurait bien recommencé, il avait beaucoup aimé la façon dont Michelle l'avait embrassé et avait mis le feu à ses sens. Son parfum l'avait troublé : un mélange d'odeur de savonnette au lilas et d'eau de Cologne. Ce parfum, associé

à ce souvenir, reste depuis dans sa mémoire. Maintenant qu'il y a du mariage dans l'air, les convenances ont leurs exigences et l'échange, même pour rire, n'est plus admis.

Il est minuit trente lorsque les deux filles, un peu inquiètes, décident, à contrecœur, de laisser partir les garçons. Jacques, d'un tempérament fougueux, saute du haut du tas de foin. Malheureusement, dans l'obscurité, il ne voit pas la faux qui est restée là et dont la pointe se plante et griffe profondément son mollet droit. Sur le moment, il ne sent pas trop la douleur, mais très vite, le sang se met à couler abondamment et à tacher son pantalon déchiré. Un mouchoir noué sur l'énorme griffure, il promet à sa conquête de mettre de l'alcool sur la plaie une fois rentrés chez eux. Malgré la douleur que ressent la victime, plus personne ne parle de cet accident anecdotique. Bien que la souffrance soit importante, un gaillard de la trempe de Jacques n'en laisse rien paraître. Il s'efforce même de ne pas boiter.

La date et l'heure de leur prochaine rencontre étant fixées, un dernier baiser enflammé et tous les quatre se séparent. Tandis que le bruit de la moto s'éloigne, les jeunes femmes se dépêchent de rentrer chez leurs parents. C'est à pas feutrés qu'elles s'introduisent dans leurs maisons respectives situées à quelques dizaines de mètres l'une de l'autre. Bien que faisant le moins de bruit possible, les mères qui ne dorment pas tant que leurs enfants ne sont pas dans leur lit les entendent se faufiler dans leur chambre. Maintenant que leur progéniture est à l'abri,

elles respirent et, rassurées, peuvent enfin s'abandonner aux demandes de monsieur sommeil. Bien entendu, elles savent toutes les deux avec qui leurs filles ont passé la soirée. Ces garçons viennent d'une famille de gens bien, comme on dit. Il est normal qu'à leur âge elles aient un amoureux. Il serait d'ailleurs bien que les noces aient lieu bientôt. Les mères savent ce que les jeunes hommes attendent des jeunes femmes et patienter trop longtemps pourrait provoquer des situations qui alimenteraient les commérages. Même si ces garçons sont apparemment sérieux, il vaut mieux ne pas trop jouer avec le feu. La maman de Michelle a d'ailleurs rencontré celle des jumeaux, montée un jour en car depuis Laval-d'Aurelle pour la foire du premier dimanche de septembre. Elles ont beaucoup parlé, elles se sont mises d'accord sur le fait de l'urgence de l'officialisation, mais chacune pour des raisons différentes. La maman de Michelle a instruit celle de Christiane de sa discussion avec la mère des deux frères. Les femmes ont parlé aux pères respectifs des jeunes gens pour qu'il existe un accord tacite entre les trois familles, accord dont les principaux intéressés ne paraissent pas encore informés.

Au mas de la grange, c'est un peu plus tard que Roselyne, que nombre de gens appellent souvent Rose, entend la moto entrer dans la cour. Maintenant, elle aussi peut dormir, ses garçons sont à l'abri. La ferme se situe à quelque cent cinquante mètres à l'ouest du hameau de Lavald'Aurelle. La propriété faite de plusieurs bâtiments

de pierre positionnés en quadrilatère est, sans conteste, l'exploitation agricole la plus importante du village. Dans un angle de la cour trône un hêtre centenaire à l'ombre duquel, les après-midis d'été, les chiens de la maison s'adonnent à des siestes que seul le passage des chats vient troubler. Cette propriété ancestrale vient de la famille de sa mère. Le père de Roselyne, Auguste Couderc, veuf peu après la naissance de celle-ci, ne s'est jamais remarié. La génitrice des jumeaux, unique héritière, a dans sa dote la propriété. Un domaine qui, après l'ajout des terres que le mari met dans la corbeille, nécessite au moins deux paires de bœufs. Il y a aussi un couple de vaches habituées à être attachées ensemble sous un joug et qui tirent certains engins comme la faucheuse ou la râteleuse. Les bœufs, plus puissants, sont utiles pour tracter les lourds chars de foin ou de gerbes. Ils emportent également les charrues en automne et débardent les troncs d'arbres que les hommes ont abattus pour faire du bois de chauffage.

La moto remise sous le hangar, les deux frères entrent à pas de loup dans la salle commune. Jacques boitille et fait la grimace chaque fois qu'il s'appuie sur sa jambe blessée. Son frère se moque un peu et sort une bouteille de gnôle du vaisselier. Le pantalon déchiré est remonté jusqu'au genou. Grégoire débarrasse le mouchoir ensanglanté puis, sans autre précaution, verse une bonne rasade d'alcool sur la plaie violacée. Son frère ne peut retenir un grognement rauque. Il serre les dents, souffle, jure puis ordonne à son jumeau de mettre un linge propre bien serré sur la balafre